extraits :

La formation du premier cabinet ministériel de la nouvelle province de Manitoba est un fait accompli ; les ministres ont prêté leur serment d'office jeudi dernier.

L'honorable M. Girard est le chef du cabinet. Universellement connu, estimé et respecté, je crois, en Bas-Canada, M. Girard n'a pas tardé à le devenir parmi nous. Il a accepté un portefeuille de ministre irresponsable à l'arrivée du Lieutenant-Gouverneur Archibald, dans un temps où il risquait tout pour tout. Son dévouement a porté d'heureux fruits.

D'un caractère bon, doux et conciliant, d'une fortune personnelle considérable, il s'est rendu populaire parmi tous ceux qui ont eu à traiter avec lui. Ce n'est ni un chef de parti redoutable, ni un lutteur décidé, ni un politique ardent ; il le dit lui-même ; mais il se pourrait que ce n'est pas cela qu'il nous faut en ce moment. Les plaies demandent de l'huile. L'Hon. M. Boyd, son collègue, ne me paraît pas précisément un Talleyrand, ni un Metternich, ni un Sir George E. Cartier ; mais c'est un Anglais d'Angleterre qui tient à Sa Reine et paraît ne pas tenir à beaucoup d'autres choses.

L'Hon. M. H. J. Clarke n'est arrivé parmi nous que de la fin de novembre dernier.

Il venait, suivant ce qu'il disait lui-même, expressément pour occuper le poste de Procureur-Général de la Province dont le besoin, paraît-il, se faisait vivement sentir.

M. Clarke, qui est orateur comme tout bon irlandais, a travaillé plus que qui que ce soit, depuis son arrivée, à démolir le Dr. Schultz. Quand même il n'aurait à nos yeux que ce seul mérite, c'en serait assez pour mériter toute notre reconnaissance et n'importe quel poste d'honneur dans le pays.

L'Hon. M. James McKay est un métis de sang canadien, écossais et sauvage ; il est catholique, riche et considéré.

Homme de caractère, il n'a cessé en toute occasion de se mettre au service de l'ordre et de la justice. Sans être plus instruit que ne le sont les métis de son âge qui ont reçu une bonne éducation, il est solidement attaché à sa foi et à sa nation.

Il est Président du Conseil Législatif et le seul ministre qui siégera dans cette Chambre.

L'Hon. M. Howard, ci devant capitaine au 2e bataillon, et jeune homme très-estimé, est le collègue de M. Boyd. Il représente dignement la population anglaise, mais je ne sais jusqu'à quel point les députés de celle-ci accepteront ce choix de S. E. M. Archibald. Déjà, me dit-on, quelques murmures se font entendre. Ce serait dommage.

Tel est le cabinet de Manitoba.

Vendredi de la semaine dernière, vers onze heures et quart de l'avant-midi, une secousse de tremblement de terre assez forte s'est fait sentir sur la côte nord. Elle a duré entre 8 et 10 secondes.

Les élections générales ont eu lieu en France le 8 février. Les candidats élus se réuniront en assemblée nationale et constituante à Bordeaux, et décideront si la paix doit être acceptée ou non aux conditions posées par M. de Bismark. La France, au moins en ce qui constitue sa partie saine, est opposée à une cession de territoire. La Prusse tient à cette cession.

Les Allemands font entrer des vivres dans Paris où la famine commence à sévir. Aucun étranger ne peut entrer dans la ville qu'avec permission des autorités allemandes qui, d'un autre côté, n'en laissent sortir personne. Les dépêches télégraphiques nous apprennent que 188,000 prisonniers ont été faits dans Paris ; que 1,500 canons, 400 pièces de campagne et mitrailleuses ont été remis aux mains des Prussiens. Paris est donc réellement au pouvoir des ennemis ; son sort est facile à prévoir si la guerre continue.

D'après les nouvelles reçues, l'esprit républicain et révolutionnaire a dû présider aux élections générales en France : c'est là un signe évident que le sang n'a pas fini de couler. Dieu veut en finir avec l'hydre révolutionnaire, et il promènera la verge de fer sur la France tant que cette hydre n'aura pas perdu ses nombreuses têtes.

De nouvelles levées de soldats ont été commandées en Allemagne, et 300,000 hommes seront en état de marcher sur la France au premier mot d'ordre.

En Autriche, le baron de Beust, dans la prévision d'une complication d'affaires, travaille à augmenter considérablement les forces militaires de l'ancien empire.

M. Louis Veuillot, parlant de la situation présente de la France, dit : " L'espèce humaine attend un homme qui tire l'épée pour faire enfin ce qui est la seule vraie gloire de l'épée : obéir à la vérité et déchirer l'erreur.

" Il est certain que rien n'est perdu. Rien n'est perdu parce que les événements, à l'insu et contre la volonté de ceux qui les brassent ou plutôt les tripotent, forment tout à la fois et l'homme que le véritable peuple attend, et le peuple dont cet homme aura besoin. Dans ce siècle de machines, les événements sont comme les rouages inconstants d'un mécanisme immense et mystérieux. L'ingénieur se cache. On ne saura son nom que lorsqu'on verra son ouvrage, et alors l'acclamation de l'humanité saluera Celui qui fait les mondes. "

Ces paroles sont d'un sublime biblique. M. Veuillot continue :

" Oserons-nous dire que tout ce qui se passe depuis cent ans est ce qu'on appelle vulgairement une lessive ? Et pourquoi ne le dirons-nous pas ? L'œuvre est assez forte pour élever le mot à sa hauteur. Une telle lessive vaut bien une création. Mille souillures qui apparaissent à la surface de la formidable cuve, sont des parcelles immondes qui se détachent. Cette écume sera enlevée. En ce moment, elle couvre tout, mais déjà elle ne tient plus à rien ; et ce qui sortira de la cuve en sera tiré autre qu'il n'y fut mis, c'est-à-dire nettoyé, pur, salubre, préparé pour de nobles usages.

" Il y a comme une mystérieuse attente de ce bienfait dans cette patience réelle et invincible avec laquelle la France supporte et même bénit les douleurs de l'opération. Elle veut être lavée, elle veut renaître, elle veut resplendir, et elle a foi dans le succès de la sainte entreprise, sans avoir aucune foi dans les hommes qui en ont la conduite, lesquels en vérité ne sont pas dignes, et en vérité ne conduisent rien. "

Au sentiment de M. Veuillot, sentiment que partagent tous les catholiques, vivant de l'esprit de foi et voyant des yeux de cet esprit, le fléau de la guerre actuelle est, dans les desseins de la Providence, destiné à *refaire* la France. Dieu l'avait faite ; elle s'est *défaite ;* Dieu veut la *refaire*. Il a donc permis, dans des vues infiniment miséricordieuses, qu'elle fut écrasée pendant un temps. *Nemo tam pater*, a dit Tertullien ; la bonté, la miséricorde, la sagesse de Dieu n'apparaissent jamais mieux que quand il châtie.

" Que Dieu soit béni de nos revers, dit M. Veuillot ; qu'il soit béni de la suite qu'il a donné à ces fautes que nous avons accumulées comme à dessein de périr ; sous la main et la conduite de la Providence nous renaissons. *Il nous fallait* ces échecs, ces revers, ces hontes, ces folies, ces écrasements terribles ; il fallait que toutes nos plaies fussent étalées et que tout ce fer enlevât toute cette gangrène. Tout a bien tourné. "

Dieu a voulu que la France fut catholique avant tout ; il l'a choisie entre tous les peuples pour être la fille aînée de l'Eglise, la protectrice officielle du Saint Siége. Impossible qu'elle périsse, si elle veut redevenir fidèle à sa noble et sainte mission, car, au nom de saint Pierre, ces paroles lui ont été adressées par Etienne II, quand il implorait le secours de Pépin